

Hypermobilité cauchemardesque entre l'Ouzbékistan et la Russie : Un étranger proche si lointain

Sophie Massot

Doctorante à Sciences Po Paris

Rattachée au CERI

(Centre d'Etudes et des Recherches Internationales)



Synergies Pays Riverains de la Baltique
n°4 - 2007 pp. 39-46

Résumé : *Depuis la chute de l'Empire soviétique, les Ouzbeks migrent en masse à Moscou pour y travailler. Un système d'entrée sans visa et un réseau ferroviaire développé entre l'Ouzbékistan et la Russie facilitent cette hypermobilité. Cependant, celle-ci repose sur un paradoxe : la demande de main d'œuvre est de plus en plus impérieuse à Moscou, mais la xénophobie gagne du terrain. Les enjeux économiques et démographiques entraînent une redéfinition des rapports socioculturels entre les ex-« peuples frères » : de part et d'autre du miroir déformant de la peur, migrants centrasiatiques et moscovites se rencontrent, se heurtent sans se voir.*

Mots-clés : *Moscou, Ouzbékistan, migrations économiques, racisme.*

Abstract : *Since the fall of the Soviet Empire, the Uzbeks migrate massively to Moscow to work there. An entry system requiring no visa and a well-developed railway network between Uzbekistan and Russia make hypermobility easier. However, that hypermobility is based on a paradox : the demand for labour is rising imperiously in Moscow, but xenophobia is spreading. Economic and demographic issues lead to redefining the sociocultural relations between the former "fellow nations" : on either side of the distorting mirror of fears, Middle-Asian migrants and Muscovites meet and jostle without seeing each other.*

Key words : *Moscow, Uzbekistan, economic migrations, racism.*

Pourquoi des Ouzbeks continuent-ils à gagner en nombre Moscou alors même que les conditions de vie y sont particulièrement ardues pour les migrants d'ex-URSS ?

Cette hypermobilité¹ est croissante, et ce malgré les écueils qui devraient la freiner. Il s'agit là d'un apparent paradoxe, qui se décline à tous les niveaux : politique (absence de visa mais enregistrement administratif complexe), économique (meilleurs salaires qu'en Ouzbékistan mais qui ne sont pas toujours versés), culturel (langue russe et histoire soviétique commune mais cultures

très différentes), social (besoin de main d'œuvre à Moscou mais suspicion à l'égard des migrants), etc.

Afin de cerner au mieux les tenants et les aboutissants d'un mouvement de population peu étudié mais grandissant, nous nous pencherons sur les causes de l'hémorragie démographique en Ouzbékistan et celles du choix de la Russie comme pays d'immigration, puis sur les modalités pratiques des périples individuels de migrants et, dans un dernier temps, nous évoquerons les relations entre Ouzbeks et Russes à Moscou.

Avant cela, il convient de nous arrêter sur la genèse de ce sujet de recherche ainsi que sur la méthodologie de terrain ayant permis de récolter les informations présentées dans cet article.

I. Un sujet d'actualité mais peu étudié

Pour de précédentes recherches, je me suis rendue à trois reprises en Ouzbékistan, où je résidais à chaque fois deux mois chez des habitants, afin d'envisager « de l'intérieur » ce pays d'Asie centrale encore mal connu des Européens. Ces divers séjours avaient pour but de m'apporter des éléments de réflexion sur les pratiques alimentaires puis sur l'exode rural. Cependant, de manière récurrente, les personnes avec qui je me suis entretenue sur ces thèmes me parlaient qui d'un frère, qui d'un mari ou d'un neveu parti à Moscou dans l'espoir d'y gagner plus d'argent que dans son pays d'origine. Ce sujet paraissait incontournable et semblait concerner la majorité de la population.

J'ai donc décidé de consacrer mes recherches de doctorat de science politique à ces mouvements de population. Ceux-ci seront envisagés à la fois dans leur globalité, en tant que phénomène politique international et en tant que somme de parcours individuels, de projets personnels ou familiaux. Pour mener à bien ce projet, j'analyse les actions gouvernementales des deux pays concernés, les traces institutionnelles permettant de comprendre le point de vue étatique des pays d'émigration et d'immigration² et, parallèlement, interroge des migrants à Moscou ainsi que leurs familles restées en Ouzbékistan, utilisant aussi la méthode ethnologique de l'observation participante³.

Je me heurte par là-même à des obstacles de diverses natures. Tout d'abord, celui d'une estimation de l'ampleur du phénomène, les chiffres officiels étant soit inexistant, soit auxquels il est difficile de porter crédit, cette question étant polémique autant en Ouzbékistan qu'en Russie. Cependant, pour avoir un ordre d'idée et seulement pour cela, nous pouvons avancer ce chiffre possible de 8 millions d'Ouzbékistanais à l'étranger sur une population totale de 26 millions (soit plus de 30%), dont 500.000 à Moscou⁴. J'utilise l'adjectif « ouzbékistanais » afin de discerner la citoyenneté ouzbékistanaise de la nationalité (ou « ethnicité ») ouzbèke, cette dernière étant inscrite sur les passeports des ressortissants de l'Ouzbékistan.

Un autre problème concerne les entretiens. Si les familles évoquent assez rapidement des départs de leurs proches pour l'étranger, poser des questions sur ces migrations est inconvenant car cela entraîne à émettre des critiques sur la

situation économique de l'Ouzbékistan et, par extension, équivaut à blâmer le gouvernement actuel, présidé par Islam Karimov. Or dans ce système autoritaire, la majorité des citoyens semble préférer éviter d'aborder de front toute problématique polémique, la peur du KGB et l'ancienne interdiction soviétique de fréquenter des étrangers ayant par ailleurs durablement marqué les esprits⁵.

II. Pourquoi quitter l'Ouzbékistan, « la patrie » ?⁶

1991, date de la chute de l'URSS et par conséquent de l'indépendance du pays, plus subie que réellement désirée⁷, est une année charnière pour comprendre l'Ouzbékistan contemporain. Depuis lors, la situation économique se dégrade, en raison entre autres du démantèlement d'un système de spécialisation de chaque république soviétique qui fonctionnait jusque là. L'Ouzbékistan, « grenier à coton » de l'URSS, doit désormais gérer seul sa production agricole et textile, ce qui ne va pas sans dégâts économique et écologique.

La population assiste à sa propre paupérisation, alors que seules les élites semblent tirer leur épingle du jeu. Les contestations restent néanmoins souterraines et nuancées. Les rares opposants ou jugés tels sont sévèrement réprimés par le pouvoir en place.

Dans ce contexte, une des solutions envisagée par de nombreux Ouzbékistanais est l'expatriation, provisoire ou non, dans l'espoir d'une meilleure rétribution. Il existe bien sûr d'autres types de raison au départ que ces migrations économiques mais celles-ci constituent une grande majorité des cas et les autres (politique, environnementale, universitaire, etc.) sont trop différentes à mon sens pour être regroupées au sein d'une même analyse.

Selon mes interlocuteurs, il ne s'agissait pas d'une nécessité vitale de partir mais d'un choix, personnel ou familial, ayant pour but le plus souvent d'améliorer le quotidien de leur entourage, d'acquérir un logement, un commerce, une voiture.

Pour certains jeunes migrants, le but premier était d'économiser une somme d'argent suffisante pour pouvoir se marier, ce qui représente un investissement important en Ouzbékistan, la fête en elle-même pouvant coûter le salaire d'un homme ouzbek sur plusieurs années⁸. Il peut s'agir aussi de fonder une famille et de lui apporter un confort plus grand. On assiste ainsi à l'émergence d'un nouveau type d'union en Ouzbékistan. A la suite du mariage, les jeunes époux vivent ensemble chez les parents du marié, jusqu'à ce que la grossesse de la mariée soit avérée. L'époux, voyant sa descendance assurée, part alors pour Moscou, laissant la future mère dans sa belle famille.

Pour certains, c'est le souci de s'occuper des parents qui prévaut. J'ai relevé à de nombreuses reprises le fait que mes interlocuteurs, migrants à Moscou, étaient les cadets de leur fratrie. Or, il est habituel en Ouzbékistan que le plus jeune fils prenne soin de ses parents jusqu'à leur mort, en habitant chez eux et en héritant de la maison par la suite. Cet usage est donc adapté par les migrants cadets, qui décident d'entretenir leurs parents non plus en leur rendant des services quotidiens mais en leur apportant un soutien financier.

Ces migrations sont donc essentiellement masculines, les hommes étant traditionnellement censés subvenir au besoin de leur foyer. Certaines femmes

néanmoins gagnent elles aussi l'étranger, seules ou accompagnées de leur mari. Par ailleurs, ces migrants économiques sont pour la plupart ni particulièrement riches, ni particulièrement pauvres, ni sous-diplômés, ni surdiplômés. Ils ont les moyens de payer le transport jusqu'à Moscou mais estiment avoir besoin d'argent.

Ces migrations sont envisagées le plus souvent comme temporaires. Il s'agit de départ pour trois à cinq ans avec des retours ponctuels avant de revenir définitivement ou du moins durablement dans le pays d'origine.

III. Gagner Moscou, à la fois si proche et si éloignée

Auparavant, la liberté de circulation était complète en URSS, ou en tout cas perçue comme telle par les témoins de cette époque que j'ai pu rencontrer en Ouzbékistan. En réalité, s'il était aisé de se déplacer dans l'ensemble de l'Union, tout déménagement dans une nouvelle république était soumis à des règles administratives précises, une прописка [propiska] (licence, autorisation en russe) étant exigée avant de pouvoir s'installer dans une nouvelle ville. 1991 a marqué l'apparition de frontières étatiques dans la région et celle de nouvelles législations concernant les déplacements des biens et des personnes. Cela ne va d'ailleurs pas sans engendrer de réelles complications dans les trajets au sein de l'Asie centrale, les cinq républiques⁹ étant imbriquées les unes dans les autres (Roy, 1997 : 116-117). Pour les ressortissants d'Ouzbékistan, un visa est d'ailleurs nécessaire pour gagner la plupart des pays autrefois soviétiques, ce qui ne cesse d'étonner les Ouzbékistanais tant ils étaient habitués à l'ancien mode de voyage.

Cependant, la Fédération de Russie reste ouverte, les ressortissants d'Ouzbékistan peuvent s'y rendre sans effectuer au préalable de démarche administrative précise. De plus, les possibilités de transports entre les deux Etats sont nombreuses et régulières, que ce soit par voie aérienne ou ferroviaire.

Le lien historique de la Russie et de l'Ouzbékistan, à travers la conquête tsariste de l'Asie centrale (de la fin du XIX^{ème} au début XX^{ème} siècle) puis l'époque soviétique avec la propagande louant l'amitié entre les peuples, marque l'époque actuelle. La Russie a encore une emprise importante en Ouzbékistan, où son hégémonie reste une évidence et où un contrôle politique russe est permanent (Poujol, 2005 : 171-174). Partir pour Moscou n'est pas réellement envisagé par les migrants comme un déracinement puisqu'il s'agit de l'« étranger proche ». Cette « proximité » est davantage symbolique que géographique, puisque environ 3000 kilomètres séparent Tachkent de Moscou. Mais la vision géopolitique des Ouzbékistanais est fortement marquée par le clivage entre l'ex bloc soviétique et le reste du monde, renvoyant à une séparation culturelle entre « nous » et « les autres ». L'URSS reste pour beaucoup une entité ayant son unité, son essence et sa légitimité.

Par ailleurs, la Fédération de Russie présente un avantage par rapport aux autres destinations d'immigration envisageables, telles que la Corée, l'Europe ou les Etats-Unis : le russe est encore la langue véhiculaire en Ouzbékistan, c'est-à-dire qu'elle permet aux nationalités de se comprendre. Elle n'est plus enseignée de manière obligatoire à l'école mais reste privilégiée dans bien des domaines.

Quant au choix de Moscou plus particulièrement, qui reste le point d'arrivée puis le point d'ancrage de la plupart des Ouzbékistanais, il s'impose en tant que centre névralgique des migrants à la recherche d'un salaire. La capitale russe est avide de main d'œuvre, y trouver un emploi ne pose guère problème et cette réputation est vivace en Ouzbékistan¹⁰.

IV. Migrations économiques masculines

Deux cas de figures très différents se présentent pour les migrants : il y a ceux qui connaissent quelqu'un à Moscou et les autres. En effet, l'observation de l'arrivée des trains en provenance de Tachkent et à destination de la gare de Kazan est tout à fait heuristique : on constate *de visu* l'extrême différence existant entre les voyageurs ouzbékistanais attendus sur le quai par des proches et se laissant guider par eux, et les nombreux autres, apparemment perdus dans la gare, essayant de repérer l'indication d'un métro ou d'une autre direction à suivre. D'autres encore sont emmenés en groupe par une personne qu'ils ne connaissent visiblement pas mais avec qui ils ont rendez-vous, et sont emmenés vers leur futur lieu de travail, le tout étant préparé par des recruteurs depuis l'Ouzbékistan.

Certains partent donc « à l'aventure », c'est-à-dire sans contrat de travail *a priori*. Ils trouvent pour beaucoup un emploi grâce aux petites annonces publiées dans des journaux. Il s'agit principalement de fonctions physiquement éprouvantes et peu rémunérées que les Russes autochtones ne souhaitent pas exercer ou ne suffisent pas à remplir (Kolesnitchenko, 2006 : 26), tels que des emplois sur les chantiers de construction, sur les marchés, dans les rues en tant que balayeurs ou casseurs de glace. En travaillant beaucoup, les migrants disaient pouvoir toucher 200 dollars par mois, soit plus de quatre fois plus que leur salaire en Ouzbékistan. Cette somme, une fois ponctionnée du nécessaire vital (de quoi manger et se loger) est, par l'intermédiaire d'une banque, envoyée en Ouzbékistan. La famille est préalablement prévenue de cet envoi par un coup de téléphone.

Quant aux logements, ils se trouvent pour la plupart en périphérie de la ville, afin que les loyers ne soient pas trop élevés car les migrants cherchent à économiser au maximum, n'hésitant pas à limiter leurs dépenses même en ce qui concerne la nourriture. En outre, afin de réduire la part de loyer à payer, il est habituel que les migrants vivent en colocation. Cependant, je n'ai presque jamais pu me rendre chez mes interlocuteurs à Moscou, alors même que les invitations à venir prendre un thé dans les maisons se font très facilement en Ouzbékistan. Les rencontres à Moscou se faisaient dans des lieux publics, sans doute en raison de la répugnance que les migrants auraient éprouvée à me montrer un logement qu'ils jugent peu présentable, surtout à une Européenne.

Il semble que, dans ces recherches d'emploi et de logement, le réseau ethnique ne fonctionne guère. En Ouzbékistan, tous les aspects de la vie d'une personne ont à voir avec le tissu social dans lequel il s'inscrit et tout se joue par relation interposée : un individu n'existe pas en soi mais en rapport avec des groupes d'appartenance. Au contraire, à Moscou, on ne trouve guère de « communauté » ou de « diaspora » ouzbèke installée avec des réseaux d'entraide, religieux,

amical, culturel, professionnel. Cela suscite l'étonnement (Zotova, 2006). Sans doute pourrions-nous mieux comprendre cet étonnant aspect de la vie en migration en nous intéressant aux relations qui unissent les migrants aux autochtones.

V. Rapports interethniques empreints de xénophobie

Depuis plusieurs années augmente en Russie une xénophobie qui est passée de latente à manifeste. Le racisme s'y exerce ou tout du moins est présent à différents niveaux.

Tout d'abord, il est très répandu parmi les Moscovites de nationalité russe. Les annonces d'appartements à louer précisent souvent que les candidats « caucasiens » ne sont pas acceptés ou que seules les demandes des candidats « russes » seront étudiées. Il est fréquent d'entendre dire par des Moscovites de nationalité russe que les migrants occupent des emplois qui devraient revenir à des citoyens russes et qu'ils gagnent beaucoup d'argent qui ne profite pas à l'économie (Kolesnitchenko, 2006 : 26).

Il existe implicitement une hiérarchie raciale ayant à son sommet les Blancs et à l'extrême opposé les Noirs. Les Ouzbeks comme les autres Centrasiatiques et les Caucasiens sont considérés comme des чёрные [čěrnnye] (Noirs en russe) et, par rapprochement avec les Tchétchènes, envisagés comme des extrémistes musulmans terroristes. Une idée communément admise veut que ces чёрные [čěrnnye] soient sales, autant physiquement que moralement¹¹. Ils seraient des parasites ignorants, avides de pouvoir et d'argent, qui n'hésiteraient pas à tremper dans les affaires les plus condamnables pour parvenir à leurs fins. C'est pourquoi, alors qu'initialement je m'intéressais principalement aux migrations des Ouzbeks, il m'a fallu me pencher aussi sur les Ouzbékistanais, puis sur les Centrasiatiques ainsi que sur les migrants venus d'ex-URSS en général.

Outre les propos racistes que l'on peut entendre quotidiennement dans les conversations, de nombreux crimes sont perpétrés en Fédération de Russie à l'encontre des migrants, et entre autres à Moscou et Saint-Pétersbourg. Des groupes de skinheads et autres associations néo-nazies sont à l'origine d'appel à la violence pour « purifier » le territoire russe et commettent régulièrement des assassinats à caractère raciste.

D'autre part, si les médias relatent ces crimes, ils le font pour certains de manière équivoque : les faits rapportés trouvent souvent une justification aux yeux du journaliste. C'est le cas de l'Arménien attaqué par une bande de jeunes Russes et retrouvé mort à la station Пушкинская [Puškinskaâ] durant mon séjour : certains médias ont précisé en relatant les faits que la victime aurait abordé une jeune fille russe et lui aurait fait la cour¹². Cette précision semblait avoir valeur d'explication, d'alibi pour ce meurtre dont les auteurs n'ont d'ailleurs pas été inquiétés puisqu'ils sont repartis en métro après leur méfait sans que personne ne les arrête ni ne les signale à la police.

Le gouvernement actuel accorde peu de place à la lutte contre ces pratiques,

d'autant plus quand des tensions politiques existent entre la Russie et le pays dont sont originaires les migrants. Ainsi, le désaccord entre Saakachvili et Poutine à propos du gaz ont-ils entraîné des répercussions sur les Géorgiens présents à Moscou, dont beaucoup furent expulsés (Kolesnitchenko, 2006 : 26). Par ailleurs, un projet de loi inapplicable a été adopté par la Douma en décembre dernier, qui prévoit un quota minimum de stands de marchés réservés aux Russes, qui ne sont pourtant pas assez nombreux pour remplir ce quota (*idem*).

Les migrants s'accordent à dire que les policiers les arrêtent quand ils les croisent, « car nous avons des têtes d'Ouzbeks »¹³. Ces contrôles au faciès sont si courants, presque systématiques en cas de rencontre avec les forces de l'ordre d'après les migrants que ces derniers limitent souvent leur déplacement au seul trajet travail-domicile.

Malgré ces précautions, tous font régulièrement l'expérience inquiétante des contrôles policiers (Jurix, 2002 : 9). La corruption est presque toujours nécessaire pour être laissé en paix, les policiers trouvant souvent à redire aux papiers les plus en règle. Car s'il n'existe pas de visa pour les Ouzbeks souhaitant se rendre en Russie, ces derniers doivent s'enregistrer auprès des autorités municipales. Cet enregistrement qui est obligatoire à Moscou (bien que n'étant pas en accord avec la Constitution de la Fédération de Russie) pousse de nombreux migrants à demeurer illégalement sur le territoire russe, faute de trouver un propriétaire prêt à faire les démarches administratives nécessaires.

Bien loin de l'idéal communiste des peuples frères, la situation actuelle à Moscou est empreinte de xénophobie et de peur de l'autre. Le fantasme du migrant parasite, envahisseur, nuisible et potentiellement dangereux est présent à tous les niveaux sociaux de la population russe. Le pouvoir en place ne lutte absolument pas contre, la figure d'un ennemi commun étant un bon ciment de cohésion sociale et permettant d'expliquer les éventuelles carences du système, tel que le chômage par exemple.

Conclusion

La migration de masse des Ouzbeks vers Moscou révèle ainsi de nombreuses facettes de ces deux sociétés qui partagent un passé et un avenir communs et pourtant s'évitent : c'est pourquoi il m'a semblé pertinent de parler d'hypermobilité cauchemardesque en ce qui concerne cet étranger proche de la Russie. L'enjeu d'une telle étude est de taille puisque l'hypermobilité est ici facteur de désunion et de violence. Ces caractéristiques ne peuvent être envisagées que par le biais de l'observation participante¹⁴, car les statistiques et les discours officiels ou médiatiques ne reflètent absolument pas ce phénomène très complexe, qui engage de multiples dimensions, culturelles, sociales, économiques et politiques.

Notes

¹ Il ne s'agit guère d'un simple déplacement d'un point A à un point B : les connections entre les deux territoires sont constantes et la séparation entre le pays d'accueil et le pays d'origine n'est pas

évidente : le migrant circulent physiquement et symboliquement sans cesse entre ces deux univers.

² Par le biais d'entretiens à Moscou (entre autres avec des membres de l'ambassade de la République d'Ouzbékistan, de la maison des nationalités) et de recherches sur les lois concernant les étrangers présents sur le territoire de la Fédération de Russie.

³ Je me suis rendue à plusieurs reprises en Ouzbékistan (juillet-août 2003, février-mars 2005, juillet-août 2005 avril-mai 2007) pour y rencontrer des candidats à la migration vers la Russie, des migrants de passage ou de retour en Ouzbékistan, ainsi que les familles des migrants restée en Ouzbékistan. J'ai mené des entretiens avec vingt-huit migrants ouzbeks lors de mon séjour à Moscou en avril mai 2006.

⁴ Ce chiffre, bien sûr approximatif compte tenu des caractéristiques de la migration étudiée, est le fruit du croisement de plusieurs données : celles recueillies dans les différentes ambassades, au cours des entretiens avec les migrants et lors de mes observations, par exemple du nombre d'arrivées quotidiennes dans les gares et les aéroports. Par ailleurs, l'estimation concernant le nombre d'Ouzbékistanais à Moscou m'a été fournie par Oleg Belkov, directeur de l'association « amicale ouzbèke de Moscou ».

⁵ Ainsi, lors de plusieurs entretiens, cette peur a été explicitement exprimée, et des espions (imaginaires ou réels, peu importe) on été désignés par mes interlocuteurs. J'ai moi-même pu être considérée comme suspecte.

⁶ Le terme russe *родина* [*rodina*] (patrie en russe) est le plus utilisé par les migrants ouzbeks rencontrés pour désigner leur pays d'origine.

⁷ Cette assertion ressort du recoupement des entretiens menés sur le terrain, ainsi que des analyses d'Olivier Roy qui estiment qu'en Asie centrale, « les indépendances ont été soudaines et non désirées » (Roy, 1997 : 8)

⁸ Cette exigence sociale est un thème récurrent dans les entretiens.

⁹ Le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan.

¹⁰ De nombreux candidats à la migration m'ont ainsi présenté Moscou comme un vivier d'emplois.

¹¹ Cette expression était employée par de nombreux Moscovites de nationalité russe avec lesquelles je me suis entretenue.

¹² Entretien avec Žanna Antonovna Zajončkovskaâ, directrice du centre d'étude des migrations de Moscou, qui s'est penché sur le traitement de cet assassinat dans la presse écrite et audiovisuelle russe.

¹³ Entretien avec Nodir, 43 ans et Istam, 39 ans, originaires de Samarkand, ouvriers dans un chantier de construction.

¹⁴ Méthode théorisée par B. Malinowski qui consiste à vivre en immersion avec les personnes sujets de l'étude.

Bibliographie

JURIX (Jurists for Constitutional Rights and Freedoms) 2006. *Ethnic Profiling in the Moscow Metro*, Open society Institute, New York.

Kolesnitchenko, A. 2006. *Commerce, logement, emploi : priorité aux Russes !*, Novyë Izvestia, trad. en français dans Courrier International, n° 841, 14-20.12.2006, p. 26 (ou http://www.courrierinternational.com/article.asp?obj_id=68961).

Poujol, C. 2005. *Ouzbékistan. La croisée des chemins*, Ed. Belin (La documentation française), Paris.

Roy, O. 1997. *La Nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations*, Ed. du Seuil, Paris.

Zotova, N.A. 2006. *Ethnic communities in Moscow : no Uzbek organizations* dans Ferghana.ru, 22.06.2006 (<http://enews.ferghana.ru/article.php?id=1489>).